

Bruce Bégout, *Le concept d'ambiance. Essai d'éco-phénoménologie*, Paris, Seuil, 2020, 408 pages. EAN 9782021432671. Prix : 25 €.

L'ouvrage de Bruce Bégout, intitulé *Le concept d'ambiance. Essai d'éco-phénoménologie*, examine de près un concept déjà présent en toile de fond dans plusieurs livres de l'auteur (*Lieu commun*, 2003 ; *La découverte du quotidien*, 2005 ; *Los Angeles, capitale du XX^{ème} siècle*, 2019). À l'image de son travail sur le quotidien, Bégout examine phénoménologiquement la notion d'ambiance — un phénomène à première vue évident, presque plat, mais qui laisse pourtant perplexe dès lors qu'on essaie de l'appréhender conceptuellement. La thèse de l'auteur est avancée dès la première ligne de l'essai : « L'homme vit *continuellement* au sein d'ambiances » (je souligne, p.7). Pour soutenir cette affirmation, Bégout mobilise et rejoue un certain nombre de concepts originaux. Ce compte-rendu propose de considérer les plus saillants d'entre eux et de montrer la précarité du phénomène pourtant constant mis en évidence par l'éco-phénoménologie.

De la logique de la « jonction » à la logique de la « mersion »

Bégout appelle « éco-phénoménologie des ambiances » sa tentative de décrire « le dôme invisible sous lequel se déroulent toutes nos expériences » (p.7). Le préfixe *éco* suggère l'existence d'un milieu constitutif dans lequel tous les phénomènes apparaîtraient. L'ensemble de l'essai s'attache à défendre ce milieu en question.

Le premier geste de l'auteur consiste à remplacer notre mode de pensée traditionnel, celui-là même qui nous enjoint à penser le monde sur le mode de la relation, par une pensée de l'appartenance. À cet égard, Bégout se trouve un allié dans la personne d'Emanuele Coccia : « L'appartenance au monde se manifeste dans l'absence de tout rapport. C'est ce que développe de nos jours, et à partir de présupposés différents des nôtres, Emanuele Coccia dans son approche philosophique des plantes et des hommes » (p.295). En effet, Coccia tente lui aussi de penser un rapport au monde en-deçà de celui de la stricte relation. Dans *La vie des plantes* (2016), le philosophe écrit : « Le monde n'est pas un lieu, il est l'état d'*immersion* de toute chose dans tout autre chose » (je souligne, p.88-89). Pour Bégout, l'expérience montre que l'individu, bien avant d'être en relation avec, appartient à son milieu. L'individu est dans le monde, et c'est précisément pour cette raison qu'il peut entretenir une relation avec lui. Ainsi l'auteur soutient-il que l'appartenance précède la relation (p.56). Tout le travail de Bégout va être de penser cette appartenance.

Nous ne sommes pas au monde comme nous sommes en relation avec quelque chose, même quelque chose de si peu chose que le monde. Nous sommes au monde parce que, depuis toujours, nous sommes déjà dans le monde, nous lui appartenons et nous en sommes une infime parcelle, nous partageons la même matière phénoménale, et cette appartenance se manifeste continuellement à nous dans les ambiances multiples et fugaces qui nous font sentir notre inscription affective dans le milieu. (p.287)

L'auteur prend pour point de départ la notion heideggérienne de *Stimmung*, concept que l'on traduit d'ordinaire par « tonalité affective » ou « ambiance ». Bégout rappelle comment, dans *Être et Temps*, Heidegger avait déjà souligné un aspect de l'existence que nous remarquons à peine : « Le fait que, dès que nous existons dans le monde, nous sommes déjà *disposés affectivement* d'une certaine façon » (p.57). Bégout reformule l'observation heideggérienne en soutenant que jamais, au cours de notre vie, nous ne faisons l'expérience d'une absence totale de tonalité – pas même dans l'ennui ou l'indifférence, qui restent encore des tonalités affectives particulières (p.58). Continuellement plongés dans des ambiances variées et variables (p.50), notre disposition affective est constamment déterminée par une ambiance (p.51). Ainsi l'individu est-il toujours déjà « intonné » (p.309) puisque l'ambiance structure *a priori* notre relation au monde (p.61).

La mise en évidence de l'affectivité dans le phénomène de l'ambiance est très précisément ce qui permet à l'auteur de revendiquer la nécessité de changer de logique. Actuellement, dit-il, notre manière de voir et de penser le monde est façonnée par une « logique de la jonction », c'est-à-dire par une logique qui réfléchit exclusivement en termes de rapports et de relations : tout phénomène s'inscrirait dans un certain rapport à son environnement, de la même manière que tout individu entretiendrait un certain rapport à son milieu. Derrière la logique de la jonction se trouve la conception husserlienne de la conscience qui défend l'idée que la conscience est toujours conscience *de* quelque chose et, à ce titre, toujours tendue vers le monde. Or, soutient Bégout, si on veut être honnête et respectueux du phénomène, il faut reconnaître que la logique de la jonction et la conception husserlienne de l'intentionnalité qui la sous-tend sont incapables de rendre compte du phénomène de l'ambiance. L'ambiance en tant que phénomène échappe aux catégories traditionnelles de la relation et déborde la logique de la jonction.

Bégout ne nie pas le caractère vague du phénomène de l'ambiance, au contraire, mais il observe que la difficulté de saisir ce phénomène se dissipe dès lors que l'on change de logique et que l'on recourt à une logique de la « mersion » pour penser une « ontologie élargie » (p.402). Contrairement à ce que laisse entendre la logique de la jonction, « l'être ne se réduit pas au défini » (p.401). Une perspective « mersive » permet de rendre compte des phénomènes qui se

trouvent en-deçà des divisions traditionnelles, dans « une dimension pré-dualiste de l'être » (p.35), comme l'ambiance justement. Bégout refuse de fuir devant l'être vague de l'ambiance ; il propose au contraire de le prendre en charge et de l'assumer en lui reconnaissant l'être de la « vaguité ». La vaguité, écrit-il, regroupe « un vaste domaine de phénomènes médiaux, atmosphériques, incorporels, qui méritent notre attention en tant qu'ils jouent un rôle fondamental dans notre expérience du monde » (p.20). Les phénomènes caractérisés par la vaguité ne peuvent pas être passés sous silence. L'auteur est catégorique : si l'on se donne les outils philosophiques adéquats de compréhension, la vaguité devient saisissable. Et Bégout de trouver ces outils dans la logique de la « mersion ».

De l'« être -jeté » à l'« être-enveloppé »

Initialement inspiré par Heidegger, Bégout prend simultanément ses distances avec ce dernier qui comprend l'être comme « être-jeté » dans le monde. D'après Bégout, cette compréhension de l'être reste fondamentalement tributaire de la logique de la « jonction » puisque l'être reste lancé dans un monde avec lequel il entretient certains rapports. Bégout dénie cette compréhension de l'être et préfère celle rendue possible par la logique de la « mersion » selon laquelle l'être, avant d'être-jeté, est toujours-déjà *enveloppé*. L'auteur propose l'image d'une couverture pour saisir cet enveloppement (p.120) : à l'être-jeté heideggérien s'oppose ce que l'on pourrait appeler l'« être-enveloppé ». Cette image montre comment le phénomène s'inscrit toujours-déjà dans une tonalité affective qui l'enveloppe. Pour le dire en d'autres termes : l'image de la couverture montre qu'un phénomène s'établit toujours dans le ton de sa situation. Ainsi la logique de la « jonction » laisse-t-elle place à la logique de la « mersion » ; à la pensée des divisions succède « une pensée nouvelle du milieu, de l'entre, du fond » (p.179). C'est donc définitivement sur le mode de l'enveloppement qu'il s'agit de penser l'être.

À partir de la définition de l'ambiance comme enveloppe de tout phénomène et de tout individu, Bégout définit le « tact » comme « la capacité intuitive d'agir en fonction des ambiances » (p.189). Le tact, porté vers l'action, serait la faculté de l'individu à « faire-avec » et composer avec les ambiances qui l'enveloppent. Cette faculté, loin de se soutenir par elle-même, suppose ce que Bégout appelle le « flair ». Tantôt défini comme une « compréhension tonale » des situations (p.183) tantôt comme « une intelligence atmosphérique » (p.191), le flair est une sorte de « compréhension primitive », une « faculté de saisir pré-réflexive qui embrasse spontanément le ton de la situation » (p.183). Dans son livre *La découverte du quotidien* (2005), Bégout mettait en évidence l'existence de « processus de quotidianisation » au fondement du

quotidien. On peut se demander si le flair, cette « compréhension primitive » dont il est question dans *Le concept d'ambiance*, n'est pas une condition de possibilité des processus de quotidianisation dont il était déjà question quinze ans plus tôt dans l'œuvre de Bégout.

Le flair exprime, dans notre *attitude quotidienne*, cette capacité de sentir les ambiances dans leur ton particulier, de les comprendre comme des phénomènes holistes et passagers, de recevoir, avant toute visée de sens, l'expressivité du monde qui nous entoure. (je souligne, p.189)

La « compréhension primitive » du flair « ne comprend rien, si l'on comprend par là un acte intellectif du sujet, elle est plutôt le fait pour le sujet vivant d'être compris, englobé, enveloppé par le sens, de résonner avec lui » (p.183). Le flair apparaît comme une faculté intuitive, pour ne pas dire sensitive, puisqu'il permet à l'individu de sentir la tonalité d'une situation. Le tact, lui, vient logiquement dans un second temps puisqu'il permet d'agir en fonction et sur base de cette tonalité. L'action nous fait somme toute passer du flair au tact.

À ces deux concepts s'ajoute celui d'« inhérence ». Ce dernier permet de saisir avec plus de précision encore l'univers conceptuel dans lequel baigne l'être-enveloppé selon Bégout. Continuellement enveloppé par elle, l'individu manifeste en permanence une forme d'inhérence à l'ambiance dans la mesure où il se sent toujours dans une certaine tonalité affective — aussi indéfinissable soit-elle. L'ambiance, que Bégout appelle aussi « Autour » ou « espace ambianciel », enveloppe constamment l'individu. Ce dernier ne fait jamais l'expérience d'une absence d'inhérence, jamais il ne fait l'épreuve d'une absence de tonalité affective. Pour le dire simplement, l'« inhérence » désigne le sentiment indéfinissable de l'enveloppement (p.122).

Ambiances « consonantes » et ambiances « dissonantes »

L'ambiance, en tant que toile de fond discrète, ne pose d'ordinaire pas question puisqu'elle ne retient pas l'attention. L'inhérence de l'individu est le plus souvent telle qu'il ne songe pas même à interroger l'ambiance. Pourtant, « inhérence » n'est pas synonyme d'« adhérence ». Jusqu'à présent, on a exclusivement évoqué la dimension positive de l'ambiance : d'entrée de jeu, celle-ci a été faite lieu d'accueil et a été apparentée à un refuge, comme si l'individu s'abandonnait toujours à elle. Cependant, l'expérience montre que l'ambiance n'est pas toujours vécue sur le mode de l'abandon. En effet, il arrive que l'enveloppement d'une ambiance soit au contraire très pénible.

Il est évident que le sujet submergé jour après jour par une atmosphère désagréable, par exemple dans les situations de mal-être sur le lieu de travail, ne se retrouve plus dans une attitude d'abandon total à ce qui l'entoure. Au contraire, il ressent là un désaccord et se raidit. Il a l'impression de suffoquer. L'enveloppement s'est retourné ici en étouffement. (p.308-309)

Dans cet extrait, Bégout distingue, d'une part, l'ambiance dans et à laquelle l'individu s'abandonne et, d'autre part, l'ambiance dans laquelle l'individu étouffe. À côté des ambiances « consonantes » existent donc des ambiances « dissonantes ». On notera que la consonance ou dissonance d'une ambiance n'est jamais établie définitivement ; aucune ambiance « n'est jamais totalement figée dans un ton déterminé » (p.149). Bégout parle à cet égard de « modulation » — définie comme la « variation spécifique aux ambiances » (p.148) — pour indiquer le caractère changeant et modulable des ambiances.

Tout se joue dans les changements d'ambiances : au moment où l'individu quitte une ambiance pour une autre, son arrière-plan se déchire. Le passage d'une ambiance à l'autre institue quelque chose comme un différentiel qui permet à l'individu de saisir alors les contours des différentes ambiances qui l'enveloppent et/ou l'ont enveloppé. Cette transition d'une ambiance à une autre fait subitement sentir à l'individu ce que Bégout appelle le « relief ambianciel ».

Il faut bien comprendre que le relief ambianciel n'apparaît jamais comme tel, mais qu'il se laisse, au contraire, deviner dans les déchirures de l'arrière-plan : quand l'ambiance change, ne fait plus évidence, ou se fait pénible. En d'autres termes, le relief ambianciel se dévoile quand quelque chose ne va pas ou, au contraire mais plus rarement, quand tout fonctionne *trop* bien. On rencontre ici un geste récurrent dans le travail de Bégout. Déjà dans *La découverte du quotidien*, l'auteur opérait comme en négatif en partant des expériences où, précisément, le quotidien ne fait plus évidence. La pratique philosophique de notre auteur semble guidée par l'idée selon laquelle les situations limites éclairent les situations ordinaires.

Le relief ambianciel est particulièrement important car il donne à sentir la différence entre une ambiance consonante et une ambiance dissonante. Il permet de distinguer les ambiances qui enveloppent sur le mode de l'abri de celles qui enveloppent sur le mode de l'étouffement — comme dans une boîte (p.120). De fait, il arrive que l'enveloppement de certaines ambiances soit moins vécu sur le mode de l'abri et de la couverture que sur celui de l'enfermement et de la boîte. Dans le dernier cas, l'individu a le sentiment d'être pris au piège, enfermé. L'enveloppement se fait étouffement, l'abri se fait boîte. Contrairement à l'ambiance consonante à laquelle l'individu s'abandonne, l'ambiance dissonante caractérise une situation où l'individu se sent traversé, envahi par une tonalité pénible dont il cherche à se dégager. Une forme de résistance se manifeste dès lors chez l'individu qui ne se laisse aller ni ne s'abandonne plus à l'ambiance.

[Il y a] deux modalités fondamentales de l'expérience ambiante : l'abandon et la résistance. Le moi peut toujours se laisser pénétrer par une ambiance, se fondre en elle sur le modèle de l'insertion dans le devenir ambiant, et il en va ainsi dans le cours normal de la vie, mais, si cette pénétration lui apparaît aussitôt comme négative en raison de sa tonalité hostile ou triste, il peut alors, *sans garantie de succès*, lui opposer une certaine résistance. (Je souligne, p. 104)

L'auteur ne privilégie théoriquement aucun type d'ambiance. Contrairement à ce que suggère Heidegger en insistant sur la tonalité de l'angoisse (p.260), il n'y a pas, selon Bégout, d'ambiance plus fondamentale que les autres ; il n'y a pas d'ambiance zéro. Le seul point zéro, la seule dimension fondamentale que l'auteur concède à l'ambiance, est sa *tension constitutive* (p.273). Toute ambiance, écrit-il, est continuellement hantée par son ombre. Une ambiance joyeuse, par exemple, est toujours hantée par le spectre de la tristesse. Outre que l'observation de ce point zéro montre, contre Heidegger, que l'angoisse n'est pas le seul point de départ pour penser une négativité, elle reconnaît une forme d'instabilité constitutive à l'ambiance.

L'ambiance comme instabilité

Toute ambiance, hantée par son négatif, court le risque de se retourner en son contraire et, à ce titre, est fondamentalement ambivalente.

Il est exceptionnel que l'individu qui vit une ambiance la ressente comme *devant toujours durer*. Il a plutôt l'impression qu'elle peut à chaque instant se modifier et cesser. Sa phénoménalité exhibe les traits de l'instabilité. (p.135)

Aucune ambiance n'étant jamais permanente, l'instabilité apparaît comme un trait constitutif de l'ambiance. Cette instabilité est une plaque-tournante pour comprendre avec précision en quoi consistent les ambiances dissonantes.

Bien que cela soit, comme on l'a souligné, « sans garantie de succès » (p.104), l'individu a toujours la possibilité de résister et de lutter contre une ambiance étouffante. La possibilité de cette résistance est une résultante, à la fois, de la « mersion » de l'individu dans l'ambiance et de l'instabilité de l'ambiance elle-même. *La mersion de l'individu dans l'ambiance* : l'individu ne peut résister à une ambiance que parce qu'il est enveloppé par elle. Aucune résistance n'est possible depuis l'extérieur ; aucune lutte ne se fait en extériorité. L'individu doit nécessairement être pris dans la tonalité contre laquelle il se dresse pour, justement, pouvoir lutter contre elle. *L'instabilité de l'ambiance* : si l'individu peut espérer lutter contre la pénibilité d'une ambiance, c'est aussi parce que l'instabilité de l'ambiance ouvre possiblement des brèches qui sont autant de marges de manœuvre, d'espaces de possibilité et de transformation. Le fait que toute ambiance soit hantée par son négatif autorise l'espoir d'opposer une résistance à l'ambiance qui étouffe.

Toutefois, la lutte entreprise par l'individu ne s'épuise jamais totalement. Elle ne peut en aucun cas effacer complètement l'étouffement et la pénibilité de l'ambiance. La lutte est en quelque sorte toujours à reprendre et la résistance sans fin.

Lorsque l'ambiance s'avère pénible, noire ou grise pour ainsi dire, le sujet intonné ne se laisse plus simplement aller à ce qui l'affecte. Il cherche au contraire à résister à cet enveloppement déplaisant, soit en fuyant, soit en s'y opposant. Tout en résistant à cette pénétration, il la subit encore. Car c'est parce qu'il est immergé en elle qu'il peut lui résister. [...] *Jamais, en vérité, ses diverses stratégies de détachement ne peuvent conduire à effacer l'ambiance qu'il rejette.* Il demeure dans une situation ambiguë : à la fois immergé dans l'atmosphère délétère qu'il ne supporte pas et incapable de s'en abstraire malgré ses efforts. (Je souligne, p.309)

Quels que soient les « pare-ambiances sophistiqués » qu'il élabore, l'individu « ne peut jamais totalement se détacher de [sa] submersion ambiante » pénible (p. 311). Il est comme pris, englué et incapable de s'extraire de la pénibilité de l'ambiance. Lutter contre une ambiance dissonante ne signifie donc en rien la modifier. La « modulation » d'une ambiance n'est jamais le résultat de l'action de l'individu ; elle est une caractéristique de l'ambiance seule. Autrement dit, dans la perspective de Bégout, personne ne module l'ambiance ; celle-ci s'auto-module. L'idée d'une auto-modulation de l'ambiance n'est évidemment pas sans poser question : comment une ambiance se régule-t-elle par elle-même ?

Il me semble pouvoir dégager la piste d'une réponse là où Bégout note que « bien qu'elle déborde les distinctions du sujet et de l'objet, l'expérience de l'ambiance implique la présence d'une chair vivante et mobile qui *ressent* ce qui vibre au-delà d'elle et à travers elle » (je souligne, p.152). Si l'individu ne peut ni produire ni moduler l'ambiance, il reste que le corps, lui, la *ressent*. C'est là, je crois, un point capital pour comprendre en quel sens Bégout peut soutenir une auto-modulation de l'ambiance. Par un détour sartrien, je souhaite approfondir quelque peu ce nœud théorique afin de mieux cerner par la suite le pouvoir d'action de l'individu sur l'ambiance et le monde.

Comme le rappelle le spécialiste Grégory Cormann dans son article « Émotion et réalité chez Sartre. Remarques à propos d'une anthropologie philosophique originale », Sartre fait coïncider dans son *Esquisse d'une théorie des émotions* (1939) l'émotion à une action de la conscience dont la particularité est d'être portée sur la dernière partie du monde qui reste à sa disposition : le corps. À défaut de pouvoir réguler et modifier directement l'état du monde, la conscience procéderait indirectement en colorant le corps. L'émotion rendrait d'une certaine façon le monde plus supportable par l'entremise du corps. Dans ce cadre, il semble que

l'émotion possède un important pouvoir, à la fois, de transformation de l'individu et d'action sur le monde.

La théorie sartrienne des émotions constitue un outil qui permet de donner du crédit et de comprendre ce que Bégout peut vouloir dire quand il soutient que l'ambiance s'auto-module. Si l'individu n'est pas en mesure de modifier volontairement, intentionnellement, une ambiance, l'ambiance se nourrit tout de même du produit de la conscience, autrement dit de l'émotion, pour se colorer et « s'auto-moduler ». Je veux suggérer par-là que, quoi qu'en dise Bégout, l'ambiance ne naît pas totalement de nulle part. Quand il soutient que l'ambiance se module par elle-même, il me semble que l'auteur veut en réalité insister sur l'absence de prise intentionnelle de l'individu sur l'ambiance. Mais il n'exclut pas pour autant la possibilité d'une influence *indirecte*, presque seconde, de l'individu sur cette dernière. De fait, l'individu a le pouvoir, grâce à sa conscience émotive, de marquer l'ambiance. Reconnaître un rôle, même minime, à l'individu dans la tonalité ambiante d'une situation me paraît d'importance pour éviter le risque de sa déresponsabilisation. Par l'entremise de ses émotions, indirectement donc, l'individu *infra-module* d'une certaine façon l'ambiance. Pour le dire autrement, la température de l'ambiance dépend des émotions qui l'habitent. Là où, à plusieurs reprises, Bégout insiste sur le fait que l'individu ne peut pas moduler l'ambiance et n'est, à ce titre, pas tout puissant, ici, je résiste en soutenant qu'il n'y a aucune raison pour que l'ambiance le soit davantage, toute puissante. Une co-modulation doit plutôt être pensée — j'y reviens dans ma conclusion.

Finalement, la proposition de Bégout devient compréhensible : si l'ambiance se module seule, c'est seulement au sens où l'individu n'a aucune prise *directe* sur elle. Il y a entre l'ambiance et l'individu la strate des émotions. Celle-ci constitue une couche intermédiaire entre l'ambiance et l'individu. Une couche dont se nourrit l'ambiance et qui montre, par-là même, une influence *indirecte* de l'individu sur l'ambiance. La texture de l'ambiance ne naît pas *ex nihilo*.

La question de l'action de l'individu sur le monde qui l'entoure peut maintenant être reprise. Comment concevoir la possibilité d'une résistance face aux ambiances dissonantes si l'individu ne peut pas influencer l'ambiance ou si, comme on vient de le défendre, il ne l'influence qu'indirectement par le biais de ses émotions ?

À défaut de pouvoir agir directement sur une ambiance dissonante et s'en extirper, l'individu peut espérer la mettre à distance en agissant sur lui-même. On retrouve d'une certaine façon le geste de la conscience sartrienne qui, dans sa dernière tentative, se fait émotive pour

agir sur la dernière portion du monde qu'elle possède encore. C'est dans ce type de pas de côté que naît la possibilité d'une résistance. L'individu peut refuser d'être complice d'une ambiance qui l'étouffe en modifiant sa posture à son égard : cesser de prendre part à l'ambiance et ne plus y participer qu'à titre de spectateur (p.150-151). Ce changement de posture vis-à-vis de l'ambiance est une manière pour l'individu de se débarrasser, *a minima*, de la tonalité pénible qui l'étouffe. La situation devient alors la suivante :

Il constate, de sa position externe, que l'ambiance demeure et qu'elle est encore partagée par tous, sauf que lui-même n'y participe plus vraiment. Il y assiste plutôt comme à un spectacle. L'ambiance est alors vue, et non plus vécue. Ce n'est pas elle qui a pris fin, elle continue manifestement de se dérouler tout autour comme avant et les autres protagonistes se laissent encore imprégner par elle, c'est le sujet ambianciel qui, [...] s'est retiré volontairement, ou non, de cette situation tonale et qui ne la ressent plus comme avant. [...] Il perçoit bien l'ambiance qui est là tout autour de lui, il en comprend la tonalité particulière et peut même essayer, honteux peut-être de s'être ainsi éloigné d'elle, de se projeter de manière empathique en elle, mais, au fond, il ne la ressent plus. *Il est désajusté.* (Je souligne, p.150-151).

La résistance naît de la possibilité d'arrêter de vivre l'ambiance pour, à la place, l'*observer*. Il s'agit dès lors de quitter son rôle d'acteur pour se faire spectateur. Ce faisant, l'individu est censé prendre de la distance et réfléchir l'ambiance dissonante en question. Depuis cette posture, il peut espérer s'en détacher un peu et mettre à distance sa pénibilité. Que la situation soit toutefois bien claire : l'individu n'efface pas l'ambiance dissonante (on a vu qu'il n'avait pas le pouvoir de la moduler directement), mais il la met indirectement à distance et, ce faisant, s'en extrait suffisamment pour la rendre supportable.

Il faut voir qu'à l'image de l'essai de Bégout, le présent compte-rendu marque une progression. Insensiblement, l'éco-phénoménologie de Bégout incorpore une égo-phénoménologie. Pour le dire autrement, l'éco-phénoménologie de notre auteur nous conduit sur le terrain de l'anthropologie puisqu'il s'agit à présent de comprendre la formation et le développement de l'ego à partir de l'ambiance.

Des ambiances pour se subjectiver

Cela peut paraître paradoxal, mais l'auteur propose de comprendre la constitution de la subjectivité moins à partir des ambiances consonantes qu'à partir des ambiances dissonantes. Aussi pénibles soient-elles au quotidien, ces dernières jouent en effet un rôle fondamental :

D'une certaine façon, les ambiances négatives participent directement de la formation de l'ego. Elles lui font prendre conscience de l'existence de son identité en la menaçant. Et le moi conquiert son autonomie par sa résistance affective à l'atmosphérique. Au lieu de se fondre dans le tout atmosphérique de l'ici et maintenant, il prend conscience de ses propres limites, de la tension qui existe entre lui et l'environnement. Et, ce faisant,

il acquiert une *peau corporelle et psychique*. Ainsi apparaît la dualité primitive du sujet et du monde. Aussi étonnant que cela puisse paraître, les ambiances pénibles soulignent les frontières du moi et encouragent son auto-affirmation. (Je souligne pour insister sur la référence faite à l'ouvrage de Didier Anzieu *Le Moi-peau*, p.311).

La négativité même de l'ambiance permet à l'individu de dessiner ses propres contours, de délimiter son corps et de tisser sa peau. Par la menace qu'elles font courir à l'individu et par la résistance dont ce dernier doit faire preuve face à elles, les ambiances dissonantes sont autant d'occasions pour l'individu d'esquisser les limites de sa subjectivité.

L'attention portée à l'importance des ambiances dissonantes dans la formation de l'ego ouvre la voie à une conception de la subjectivité originale et toute différente d'un hypothétique *je* aux contours définis et entièrement constitué. Dans la perspective d'une éco-phénoménologie et, donc, dans la perspective de la logique mersive, l'individu est avant tout un « être-dilaté-dans » (p.305) le monde. Et les ambiances du monde de venir dessiner les limites mouvantes du sujet.

La subjectivité se subjectivise [...] sur le mode diffus de la tonalité, consone avec son environnement affectif au point de s'oublier elle-même comme instance active, pôle centralisateur ou rapport à soi. (p.305)

Le geste de Bégout est ainsi de montrer comment les ambiances dissonantes donnent à voir en négatif, et donc donnent mieux à voir, le rôle particulièrement important de l'ambiance dans l'entreprise de délimitation subjective. Les limites de l'individu ne peuvent être qu'à l'image des ambiances elles-mêmes : instables.

Il semblerait, *in fine*, que la réponse à la question de savoir à quelle condition l'individu peut résister à l'étouffement d'une ambiance tienne dans une double instabilité : celle de l'ambiance et celle de la subjectivité elle-même. L'individu peut résister, d'une part, parce que l'ambiance ouvre un espace de transformation et, à ce titre, lui en laisse la possibilité, mais, d'autre part, l'individu peut résister parce que ses propres limites sont mouvantes. L'instabilité des limites de l'ego, loin de constituer une marque de faiblesse, signale une puissance surprenante puisqu'elle permet précisément à l'individu de se décaler des ambiances étouffantes et, ainsi, de se protéger.

De « la perte de l'évidence naturelle » à la perte d'inhérence

Les ambiances nous constituent et l'enveloppe ambiencielle qui nous entoure continuellement nous ancre dans le monde. Bégout insiste sur ce fait : l'individu n'a pas le choix d'être pris et enveloppé dans le monde :

C'est une erreur majeure de la phénoménologie d'avoir cru pouvoir fonder l'appartenance au monde sur la seule intentionnalité, qu'elle soit conçue comme conscience ou comme existence. En effet, la relation intentionnelle ne peut tisser des liens entre le sujet et le monde que parce que ce sujet existe déjà préalablement au monde sur un mode non intentionnel. (p.286)

Bégout reprend le terme employé par Husserl pour signifier la « croyance originelle d'appartenir au monde comme à quelque chose qui existe autour de nous avec une certitude totale et hors de soupçon » (p.285) : l'*Urdoxa*. Sauf qu'il mobilise ce terme pour réfuter l'idée très précise selon laquelle la conscience serait toujours conscience *de* quelque chose, tendue vers le monde : « l'intentionnalité n'ouvre pas le sujet au monde, il est déjà ouvert au monde grâce à son expérience tonale et médiale », écrit Bégout (p.286). Pour notre auteur, contrairement à ce que suggère le concept d'*Urdoxa*, la conscience est définitivement toujours-déjà au monde — elle baigne et est enveloppée par lui *avant* de pouvoir tendre vers lui.

La croyance dont parlait déjà Husserl et que Bégout reprend, l'*Urdoxa*, permet traditionnellement à l'individu d'exister au quotidien sans avoir à s'interroger quant à son appartenance au monde. Cependant, il arrive que cette croyance vacille. Toute implicite qu'elle était, l'*Urdoxa* ne fait plus évidence et elle en vient à poser question. On pense immédiatement à la « perte de l'évidence naturelle » dont parlait déjà W. Blankenburg (1971). Pour reprendre les termes de Bégout, il arrive que l'individu manque de flair et ne parvienne plus à saisir l'ambiance et sa tonalité. Selon l'auteur, un grand nombre de pathologies, psychiques en particulier, « peuvent être expliquées par une désintégration de l'expérience tonale » (p.285).

Le sujet est [...] privé de son immersion dans l'espace tonal. Il ressent un détachement étrange du monde [...]. Ce qui l'entoure n'est plus une ambiance joyeuse ou menaçante, il s'agit d'un milieu sans atmosphère, un ensemble froid et abstrait de choses distinctes (p.285).

Comment expliquer la désintégration de l'expérience tonale ? Comment l'ambiance peut-elle cesser d'envelopper l'individu, l'abandonner dans un monde vidé de tonalités ? Selon Bégout, ce détachement du monde vis-à-vis de l'individu s'expliquerait par un manque. Parlant de l'individu, il explique :

Ce qui lui manque ? C'est d'être sans souci, en paix, pouvant s'appuyer naturellement, et sans y penser, sur des certitudes communes, se reposer sur elles. [...] ce qui va de soi pour les autres, et qui les englobe comme une atmosphère, devient pour elle [la personne] un abîme de perplexité. Son manque d'assurance provient de son impuissance à ressentir ce *presque rien* vague et indéfinissable qui entoure les autres et les protège (p.284).

Il manque à l'individu chassé du monde des certitudes communes sur lesquelles se reposer. Il lui manque « non pas un point d'appui central et fixe, mais *littéralement* un milieu d'appui »

(p.284). L'individu ne se sent plus enveloppé par aucune ambiance ; il ne sent plus aucun enveloppement. Il souffre d'un manque d'inhérence. Désajusté du monde qui l'entoure, jeté dans le néant, il se perd dans ce non-lieu (Marc Augé) appelé : nulle part. Plus rien ne l'entoure. Or, dans la mesure où « l'intentionnalité [...] ne peut se déployer que sur fond d'ambiance » (p.288), la perte de toute ambiancialité a pour conséquence directe une perte de l'intentionnalité (p.286). L'expérience tonale qui constituait l'assise du monde n'est plus, au point que l'intentionnalité ne peut plus se raccrocher à rien.

Comment un individu en vient-il à se retrouver si loin du monde ? Comment est-il possible de se « désambiancialiser » (terme proposé par l'auteur lui-même le 23 janvier 2021 dans le cadre du séminaire « Rencontres phénoménologiques » au cours d'une *Masterclass* virtuelle consacrée à son ouvrage) au point d'être en rupture radicale avec l'Autour qui, pourtant, constitue le fond de toute expérience ? Comment l'intentionnalité peut-elle être dessaisie de toute accroche ? Deux hypothèses amorcent le terme de ce compte-rendu.

Une première hypothèse voit la perte d'inhérence, « la perte de l'évidence naturelle » (Blankenburg), comme le résultat, souvent inattendu et involontaire, d'une résistance extrême à une ambiance « dissonante ». En résistant de manière particulièrement radicale à une ambiance délétère, l'individu finit par se faire exclure de l'ambiance de façon tout aussi radicale. Dans cette perspective, tout se passe comme si l'ambiance se désagrègeait et comme si tout Autour disparaissait. Plus aucun « espace ambianciel » ne soutient l'ego ; l'individu se fait étranger à lui. Se produit une radicale « négation de l'ambiancialité elle-même » (p.285). Or un déficit atmosphérique peut déteindre directement sur la structure intentionnelle ; une perte radicale de l'ambiancialité entraîne dans sa chute la perte de l'intentionnalité (p.286). Une forme de désobjectivation se dessinerait *in fine* dans la « désambiancialisation », c'est-à-dire dans l'extraction de l'individu hors de l'ambiance et, donc, hors du monde.

Une seconde hypothèse voit dans la perte d'inhérence quelque chose comme une perte de confiance. Dans une section intitulée « Ambiance et réalité », Bégout discute la question du « milieu d'appui » évoquée plus haut. Il convoque pour ce faire des analyses de H. Tellenbach :

En tant que support non substantiel, l'ambiance assure pour une grande part notre sens du réel. C'est ce qu'indique très clairement Hubertus Tellenbach dans *Goût et atmosphère* : « Dans cette perspective, la confiance apparaît comme un des préjugés grandioses sans lesquels l'être humain ne peut s'épanouir. La faculté de confiance fait partie des possibilités de fonder l'existence à l'intégrité desquelles est lié le plein épanouissement de l'être humain dans le monde [...] ; car la confiance est la base du rapport de l'homme à soi-même, est le fondement de ses relations personnelles ». (p.292-293).

Et Bégout de reprendre :

Or c'est l'atmosphère qui est le fondement de cette confiance primitive en soi et en l'autre. C'est comme une enveloppe protectrice qui rend possible l'action dans le monde. Et c'est parce que l'homme ressent, sans nécessairement s'en rendre compte au moment où il le ressent, cet enveloppement familier comme un *continuum* aérien qu'il est capable de développement. (p.293)

Si l'ambiance fonde une « confiance primitive en soi et en l'autre », elle agit très tôt sur l'individu puisqu'elle l'influence en réalité dès la naissance. Les ambiances quotidiennes jouent donc un rôle primordial dans la « constitution antéprédicative de la confiance », celle qui soutient l'*Urdoxa*. Dans ce cadre, une perte d'inhérence peut être appréhendée comme une perte ou un manque de « confiance primitive ». Autrement dit, un excès d'ambiances dissonantes dans le quotidien d'une jeune personne peut ne pas lui avoir laissé l'occasion de fonder une « confiance primitive » en elle et les autres. Un excès de dissonance peut l'avoir empêchée de développer une quelconque forme de confiance (suffisante) en ce qui l'entourait. Dans ce cas, le développement de la capacité à se laisser aller dans l'ambiance, à lui faire confiance, a manifestement été empêché. Rien ne fait évidence pour celui qui vit tout phénomène sur le mode dissonant de l'intrusion, de l'extériorité et de l'étrangeté. Tout est attaque et agression pour qui n'a jamais trouvé d'arrière-fond sûr ou n'en a senti la présence que trop rarement. La « désambiancialisation » s'impose comme norme pour celui qui n'a jamais pu avoir confiance en ce qui l'entourait.

[...] Dépouillé de toute assise atmosphérique, il est incapable d'agir dans le monde. Il ne peut plus s'y engager et entreprendre. Il manque de flair et de tact, demeure prostré dans un sentiment de doute ou, inversement, saute de projets vides en projets vides, dans un élan sans horizon. Cela montre, en creux, tant le phénomène se manifeste avec une plus grande prégnance lorsqu'il vient à échouer, le rôle central que jouent les ambiances dans la formation pré-réflexive de la confiance. (p.285-286)

Les deux hypothèses qui viennent d'être esquissées sont évidemment compatibles. On peut imaginer qu'une fragile, voire absente, « confiance primitive » renforce la radicalité de la résistance d'un individu dans une ambiance dissonante.

Bégout clôt son propos en insistant sur l'intérêt de la logique mise en évidence par son essai :

Toute logique se veut pratique, ensemble d'exercices et de règles, de disciplines et de normes, de gestes et de mouvements, qu'ils soient éthiques ou politiques ; il n'en va pas autrement pour la logique mersive. (p.403)

De manière générale, on peut dire que l'essai de Bégout est un rappel en faveur de l'exploration phénoménologique des moments qui font rupture dans le quotidien ; cela en vue de saisir les

brèches qui s'imposent dans le vécu des individus. Le but affiché de l'auteur, à partir de là, est « de former de nouvelles conduites, créer plastiquement des manières de sentir et d'agir qui réforment l'état actuel de la sensibilité » (p.403). Bégout nous invite sérieusement à envisager la logique de la mersion comme une logique *pratique*. Par ailleurs, les nombreuses références psychopathologiques qui ponctuent l'ouvrage laissent entendre que cette logique pratique pourrait bien trouver des implications dans le milieu psychiatrique.

Géraldine Sauvage, Université de Liège (FNRS)